
DOCUMENTS INÉDITS
SUR L'HISTOIRE
DE
L'OCCUPATION ESPAGNOLE
EN AFRIQUE
(1506 - 1574)

(Suite. — Voir les n^{os} 109, 110 et 111.)

XXVI.

LETTRE DE HERNANDO DE QUESADA, INGÉNIEUR, A SA MAJESTÉ
L'IMPÉRATRICE.

Oran, 24 novembre 1532.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

J'ai toujours eu le plus grand soin d'informer Votre Majesté de ce qui se passe de ce côté, afin qu'elle pût aviser en temps utile ; mais, bien que depuis longtemps déjà j'aie appelé son attention sur diverses choses très-importantes, j'attends toujours qu'elle veuille bien me faire connaître ses volontés.

Si je ne craignais de mécontenter Votre Majesté, puisqu'il n'y a personne qui la sollicite là-bas, je serais moi-même le messa-

ger qui irait l'informer de tout ce que l'on a fait ici et de tout ce qui reste à faire. S'il doit être donné suite aux fortifications projetées, il faudrait que Votre Majesté ordonnât qu'on nous fournît les choses dont nous avons un pressant besoin : il importe qu'on ne fasse pas fausse route et qu'on termine sans retard lesdits travaux. J'ai dressé le plan d'un retranchement qu'on pourrait faire à la porte de mer et qui serait avantageux sous tous les rapports : la ville serait alors plus resserrée et plus forte. J'aurais été heureux de pouvoir placer sous les yeux de Votre Majesté ce plan, qui a été approuvé par Pedro de Godoy et les autres capitaines qui résident en cette ville.

Je prie Votre Majesté de vouloir bien m'envoyer l'argent nécessaire et des hommes, au nombre de cent ; elle doit se souvenir qu'elle avait décidé qu'on m'en donnerait 150. Je demande aussi qu'on me débarrasse des malades et de ceux qui ne savent pas travailler, afin que je puisse terminer promptement toutes ces constructions. Votre Majesté peut être assurée que nous ne perdons pas une heure, et que tout ce qu'il est possible de faire sera fait.

XXVII.

MÉMOIRE SUR LES AFFAIRES D'ALGER (1).

..... 1533.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461).

Ceux qui gouvernent Alger sont Hacen Agha (2) et, en son absence, Hadj-Pacha et le caïd Ali Sordo.

(1) Cette pièce paraît être un rapport d'un des agents secrets que l'Espagne entretenait à Alger.

(2) Khaïr ed Dîn venait de partir pour Constantinople. Cet Hacen Agha, homme habile et énergique, était un renégat sarde ; « digne émule de Khaïr ed Dîn, dit la *Chronique arabe de Barberousse*, il avait fait tous ses efforts pour mériter la haine des chrétiens. » C'est le même qui, huit ans plus tard, défendit Alger contre Charles-Quint.

Il y a dans la ville environ 1,800 Turcs.

A Ténès.....	25 avec un caïd rénégal.
A Bresk (1).....	10.
A Cherchél.....	30.
A Médéa.....	150.
A Miliana.....	100.
A Tedlès.....	60.
A Benora (2) (Zemmora).	20.
A Djîdjel	20.
A Collo.....	20.
A Constantine.....	300.

En tout, le nombre des Turcs peut s'élever à 2,600. On compte dans Alger 3,000 familles maures et 300 juives.

Hacen Agha campe dehors, en ce moment, avec 700 Turcs, 1,000 cavaliers et 2,000 fantassins arabes. Huit fustes de guerre, montées par 300 Turcs, ont rejoint l'escadre française : deux de ces navires ont été capturés, l'un, par D. Alvaro (de Bazan), l'autre, par les gens de Carthagène.

Les Arabes sont si maltraités par les Turcs, qu'ils en sont venus à désirer de voir les chrétiens maîtres d'Alger. Ils savent que les Arabes de la banlieue d'Oran entrent, quand ils veulent, dans cette ville, vendent leurs marchandises, sont bien payés, et sortent, sans que personne les inquiète. Aussi disent-ils que, si Alger était au pouvoir des chrétiens, ils pourraient faire comme on fait à Oran, et conserver ce qu'ils possèdent. Les Turcs enlèvent les femmes, et lorsque les Arabes se plaignent, personne n'ose leur faire justice.

(1) « Brescar, dit Marmol, est une petite ville fermée de murailles, avec plusieurs anciens bâtiments et autres antiquités romaines. Le pays rapporte force blé, orge et lin, et nourrit quantité de troupeaux. Il y vient les meilleures figues de l'Afrique. » — En 1531, un tremblement de terre renversa l'enceinte fortifiée de Bresk. Ce renseignement nous est fourni par un document espagnol qui porte la date de 1535. La ville de Bresk n'existe plus ; lorsque le docteur Shaw la visita en 1726, elle était déjà abandonnée.

(2) Nous avons vainement cherché ce nom dans le *Tachrifat* (Notes sur l'administration de l'ancienne Régence, par A. Devoulx.)

Voici quelques détails sur l'armement d'Alger :

Dans le château d'*en haut*, il y a trois canons pierriers et cinq demi-canons ou sacres (1) ; à la grosse tour, près de la porte Bab-el-Oued, deux canons et deux sacres ; à l'angle de cette porte, du côté de la mer, quatre canons ; de ce dernier point jusqu'à la porte en face de l'île, dix-sept pièces ; de la porte de l'île jusqu'à la grande mosquée, dix pièces de bronze et quatre en fer : une de ces dernières est une forte couleuvrine (2) ; entre la mosquée et l'arsenal, vingt-une pièces, dont six petits canons en fer ; entre l'arsenal et la porte Bab-Azoun, huit pièces, et sur cette même porte, deux petits fauconneaux. (3)

Huit navires sont mouillés dans le port. Le plus grand compte dix-sept bancs de rameurs. On fabrique du biscuit en grande hâte. On en fait aussi à Médéa et à Miliana, ce qui ne s'était jamais vu. Toutes les semaines, de nombreux convois de chameaux et de mulets entrent dans la ville, et le biscuit qu'ils apportent est déposé dans certaines maisons appartenant à Barberousse.

Les habitants sont inquiets, parce qu'ils ont entendu dire que l'empereur était sur le point de faire la paix avec le roi de France ; d'un autre côté, comme ils savent que le sultan prépare une grande *armada*, ils se rassurent un peu.

XXVIII.

MÉMOIRE DU CAPITAINE OCHOA D'ERCILLA SUR LES AFFAIRES DU ROI DE TUNIS.

Sans date (1533).

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

Le capitaine Ochoa d'Ercilla a été, comme il en informe le

(1) *Sacre*, demi-canon, quart de couleuvrine, dont le calibre était de 10 à 12 livres vénitiennes (3 à 4 kilogr.).

(2) *Culebrina*, couleuvrine, canon très-long et très-mince. Il y avait des couleuvrines de différents calibres, depuis 30 livres (9 à 10 kilogr.) jusqu'à 120 livres (36 à 37 kilogr.).

(3) *Falconete*, fauconneau ou sacret ; on lançait avec cette petite pièce d'artillerie des boulets en plomb de 3 livres (0 k. 906).

conseil de Sa Majesté, longtemps prisonnier du roi de Tunis, et, à peine arrivé à Tolède, il s'empresse de lui communiquer les observations qu'il a recueillies pendant sa captivité.

Il décrit un peu longuement la ville de Tunis et ses deux faubourgs (Bab-el-Souika et Bab-el-Djezira.) — « La ville de Tunis, dit-il, qui n'a qu'une mauvaise enceinte, sans fossés ni parapets, compte à peine 6,000 habitants. Elle était plus peuplée autrefois ; mais aujourd'hui elle est comme abandonnée ; beaucoup de maisons tombent en ruines. La Kasba, entourée d'un mur en meilleur état que celui de l'enceinte de Tunis, est située dans la partie haute de la ville ; elle couvre une étendue assez considérable. La population des deux faubourgs, composée de Maures et d'Arabes, s'élève à 14.000 âmes ; elle a diminué comme celle de la ville. Le roi ne réside jamais dans l'un ou l'autre faubourg, car il est fort mal vu des habitants, qui ne lui obéissent que lorsqu'ils y sont contraints par la force. On ne trouve dans la ville et dans les faubourgs aucune artillerie. Dans la kasba, il y a un gros canon que le roi a fait fondre l'année dernière, deux autres pièces plus petites, une demi-coulevrine et quatre sacres que les Maures de Tunis appellent *cristianiscos*, parce qu'ils ont été pris sur les chrétiens ; mais toute cette artillerie n'a ni trains, ni affûts, et je n'ai jamais vu, pour avoir soin de ces pièces et pour les servir, que quatre artilleurs (*lombarderos*), deux chrétiens et deux renégats. »

« Le roi de Tunis, Mouléï Hacen, est un homme de trente-cinq ans environ, bien fait, plus blanc que noir (*mas blanco que negro*), mais efféminé, ne s'occupant que de ses plaisirs, et tellement vicieux dans sa manière de vivre, qu'il n'est pas possible de le dire (1). Il habite rarement la ville et passe la plus grande partie de son temps dans ses nombreuses maisons de plaisance, chassant au faucon ou chantant et pinçant de la guitare au milieu de ses femmes. On dirait un coq au milieu des poules (2). Il a

(1) « Basta decir que él tiene cinquenta mancebos y sesenta mancebas, y lo peor es que estos moços son todos renegados. »

(2) « Como un gallo con las gallinas. »

300 esclaves chrétiens pour le servir, sans compter ses Arabes et 24 eunuques noirs. Il dépense beaucoup d'argent, et on ne sait pas comment il peut faire, car on m'a assuré que ses revenus ne s'élèvent guère qu'à 150,000 *doblas*. Il y a sept ans que Mouléï Hacen a succédé à son père. Il avait un grand nombre de frères et de sœurs ; mais, sur le conseil de sa mère, à laquelle il obéit toujours comme s'il était encore un enfant, il les a faits tous mourir. Deux de ses frères, plus âgés que lui, qui se trouvaient absents, ont seuls échappé au massacre. »

Le capitaine Ochoa parle ensuite de certains chrétiens qui habitent Tunis, *los Rebatines* (1), comme il les appelle. Il nous fait aussi connaître plusieurs particularités intéressantes, sur un des deux derniers frères de Mouléï Hacen, le prince Rechîd, héritier légitime du trône par droit de naissance, mais que les habitants de Tunis n'avaient pas voulu pour roi, parce qu'il était le *fil*s d'une *négresse*.

(1) On sait que les rois de Tunis et les autres souverains du Mâghreb entretenaient à leur service des hommes d'armes chrétiens. On trouve à ce sujet des détails intéressants dans certains traités conclus avec les rois d'Aragon.

Les anciennes chroniques parlent aussi d'un noble vénitien, nommé Francesco Zuliani, qui fit longtemps la guerre en Afrique avec un corps de cavaliers pour le compte d'un roi de Tunis. Voici comment l'historien Ebn Khaldoun explique la présence des soldats chrétiens dans les armées africaines : « Les rois du Mâghreb, dit-il, ont pris la coutume d'enrôler des troupes franques ; ils le font, parce que leurs compatriotes, en combattant, feignent toujours de fuir, puis, se retournant, reviennent fondre sur l'ennemi ; les Francs, au contraire, combattent en restant inébranlables à leur poste. » — « Les *Rabatins* de Tunis, dit Marmol, ainsi appelés parce qu'ils habitaient un des faubourgs de la ville (*Rabat*), descendaient de ces chrétiens mus arabes que Jacob Almansor, de la lignée des Almohades, avait fait venir d'Espagne pour la garde de sa personne et pour s'en servir à la guerre. Passant par Tunis, il en laissa quelques-uns au gouverneur de ce royaume. Les *Rabatins*, tous gentilshommes, étaient fort riches et fort vaillants, et les rois en faisaient grand état, parce qu'ils s'opposaient à la furie des Arabes. Lorsque Charles-Quint s'empara de Tunis, ils entrèrent à son service, repassèrent en Europe avec lui, et se répandirent en divers endroits, où il leur donna quelques appointements. »

Les autres paragraphes du mémoire sont consacrés à expliquer les circonstances qui doivent déterminer l'empereur à empêcher Barberousse de s'établir dans Tunis, si, comme il paraît certain, il médite le projet d'attaquer cette ville. A ce sujet, le capitaine Ochoa raconte le voyage de Barberousse à Constantinople, où le sultan Souleïman vient de l'appeler, pour lui confier les hautes fonctions de capitán-pacha (1).

« Sa Majesté, dit-il, a certainement été informé du départ d'Alger de Barberousse ; mais elle ignore sans doute que c'est sur l'ordre exprès du Sultan qu'il s'est rendu en Turquie. Au mois de mai dernier, lorsque je me trouvais encore à Tunis, il vint dans cette ville un ambassadeur du Grand-Turc avec des lettres pour le roi et pour le cheikh de l'île de Djerba. Souleïman leur faisait savoir qu'il avait donné l'ordre à Barberousse de partir pour Constantinople et d'amener avec lui tous les corsaires turcs qui se trouvaient dans ces parages. Il pria le roi de Tunis et le cheikh de ne plus accueillir dans leurs ports ceux de ces corsaires qui refuseraient de se joindre à Barberousse et de l'accompagner en Turquie, ce qui les obligerait de regagner l'archipel. — Barberousse est parti d'Alger avec dix galères et dix fustes. Il parcourut d'abord la mer Tyrrhénienne, où il se réunit à un autre capitaine turc nommé Deli-Zouf, qui commandait douze grandes fustes et une galère vénitienne qu'il avait capturée quelques jours auparavant. Dans le canal de Piombino, les deux corsaires rencontrèrent une flottille de navires génois, qu'ils prirent et brûlèrent après un rude combat. Deli-Zouf fut tué pendant l'action, non par les chrétiens, mais par le propre capitaine de sa galère, qui lui tira un coup d'arquebuse à bout

(1) Les galères chrétiennes, commandées par l'amiral André Doria, avaient fait subir à la Porte de grandes pertes dans les mers du Levant ; les villes de Coron, de Patras, de Lépante étaient occupées par des garnisons espagnoles. Comprenant la nécessité de mettre à la tête de la flotte ottomane un homme vaillant et expérimenté qui rétablît sa réputation, le Sultan songea à Khaïr-ed-Dîn ; c'était, en effet, le seul, comme dit Paul Jove « qui pût être comparé à Doria par âge, par expérience des choses marines, par vigueur d'esprit et par l'honneur d'avoir conquis un royaume. »

portant. Les douze fustes de Deli-Zouf et la galère vénitienne se rallièrent d'abord sous le commandement de Barberousse, qui se dirigea vers l'île d'Elbe et surprit la ville de Rio, dont tous les habitants furent réduits en servitude ; mais, quelques jours après, sept desdites fustes, profitant d'une nuit sombre, restèrent en arrière et ne reparurent pas (1). Barberousse continua sa route et arriva à Constantinople avec vingt-six navires. »

Le capitaine Ochoa déclare ensuite qu'il lui paraît plus facile de se rendre maître de Tunis que d'Alger ; toutefois, il est convaincu que, si cette dernière ville était prise et occupée, le reste de l'Afrique tomberait promptement au pouvoir de Sa Majesté. Il dit aussi qu'il faut s'emparer de l'île de Djerba. Quant à la Goulette, il assure qu'elle ne peut opposer aucune résistance. Enfin, il pense que, pour l'expédition contre Tunis, il suffirait de 6,000 hommes et de 20 ou 24 galères, avec 10 ou 12 bâtiments de transport.

Cette relation, examinée avec intérêt par le Conseil, et placée sous les yeux de l'empereur, fut prise en sérieuse considération. On lit au *verso* de la dernière feuille que, par ordre de Charles-Quint, copie dudit mémoire fut envoyée au prince André Doria.

XXIX

LETTRE DE D. INIGO DE VALLEJO PACHECO, GOUVERNEUR DE HONE,
A SA MAJESTÉ (2).

Hone, 13 mars 1534.

(Arch. de Simancas. — »)

Le 4 mars, j'ai écrit à Votre Majesté pour lui donner avis que Mouléï Mohammed était arrivé à Tlemsén. Ce que j'ai aujour-

(1) Les capitaines de ces navires accusaient Barberousse d'avoir fait assassiner Deli-Zouf.

(2) Nous avons vu que, dans les premiers mois de 1531, la guerre avait éclaté entre le roi de Tlemsén Abd Allah et son fils le prince Mohammed. Au mois de juin de la même année, le docteur

d'hui à lui faire savoir, c'est que les 9, 10 et 11 de ce mois, j'ai reçu trois rapports de divers espions maures qui m'avertissent habituellement de ce qui se passe dans l'intérieur du pays. Les renseignements, qui jusqu'à ce moment m'ont été fournis par ces Maures, ont toujours été exacts, et je dois croire ce qu'ils m'ont dit.

Il paraît que le roi de Tlemsên se prépare à venir attaquer cette ville avec toutes les forces dont il dispose; les cheïkhs arabes du royaume se sont tous ralliés à lui et ont promis de le servir fidèlement dans cette entreprise de Hone. Ces Maures m'ont dit également que le fils de Barberousse a offert à Mouléï Mohammed de l'artillerie, et même son assistance, s'il la demandait; ils affirment que le roi partira le 15 avril au plus tard, et ils me conseillent de me tenir sur mes gardes le mieux que je pourrai. Mouléï Mohammed ne parle pas d'autre chose avec les cheïkhs qui viennent le voir. Je m'empresse d'informer Votre Majesté de ce projet du roi de Tlemsên, afin qu'elle prenne les mesures qu'elle jugera convenables.

Lebrija, corrégidor d'Oran, sollicitait des instructions du gouvernement espagnol pour savoir quelle conduite il devait tenir à l'égard du jeune prince révolté et des gens qui marchaient avec lui. Au mois d'août suivant, le désordre était à son comble dans le royaume de Tlemsên: le roi et son fils continuaient à se faire la guerre, et tout le pays était soulevé. Enfin, au mois de septembre, le corrégidor d'Oran entamait des négociations avec le roi de Tlemsên, tout en continuant à promettre à son fils les secours de l'Espagne. — A partir de cette époque, les documents nous manquent et nous ne savons rien des événements survenus dans le royaume de Tlemsên. Pendant ces deux ans, voici ce qui s'était passé: le roi Abd-Allah était mort en 1533, après avoir désigné, pour lui succéder, un de ses fils qui portait le même nom que lui; mais les Turcs, soupçonnant que le prince Abd-Allah était l'allié secret des Espagnols, avaient si bien fait par leur influence croissante, que son frère Mohammed avait été choisi pour roi par les cheïkhs arabes. Ce dernier n'était autre que ce même Mouléï Mohammed qui, en 1531, s'était révolté contre son père, et recherchait alors l'appui de l'empereur Charles-Quint. Désespérant de s'emparer de Tlemsên et s'étant sans doute brouillé avec les Espagnols, qui promettaient toujours de l'aider et ne faisaient rien pour lui, il s'était d'abord retiré à Fez, et de là, était venu à Alger, où les Turcs l'avaient eux-mêmes appelé.

Je ne sais si Votre Majesté a vu les autres lettres que j'ai écrites à l'Impératrice, notre souveraine, où je lui faisais connaître l'étendue de cette place, qui a 1500 *estados* (1) de muraille, et seulement 400 soldats et 80 lances. Que Votre Majesté n'en doute pas : pour garder cette enceinte, c'est bien peu de monde. Je prends d'ailleurs les meilleures précautions pour parer à tout ce qui pourrait arriver, et, avec l'aide de Notre Seigneur, je ferai mon devoir, comme il convient au service de Votre Majesté.

L'époque où Esteban Salvador était obligé d'approvisionner cette place est déjà loin, comme peut s'en assurer Votre Majesté par le marché qu'elle a fait passer avec lui. En ce qui concerne l'entretien et les dépenses de cette ville, il y a une bien grande négligence. Les fournisseurs n'envoyent rien, bien que je leur aie écrit plusieurs fois. Ils disent qu'ils n'ont reçu aucune injonction à ce sujet. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien donner des ordres, pour que cette place soit approvisionnée, sans perte de temps, en raison de ses pressants besoins.

Aujourd'hui même sont arrivés ici deux chrétiens esclaves, l'un, vieux chrétien, et l'autre, maure du royaume de Grenade, lesquels étaient prisonniers dans Alger. Lorsque Mouléï Mohammed partit de cette ville, le 12 février dernier, pour venir à Tlemsén, un Turc, le maître de ces deux esclaves, l'accompagna comme kaïd et commandant de l'escorte que le fils de Barberousse avait donnée au roi. Le Turc emmena avec lui ces deux chrétiens pour qu'ils le servissent pendant le voyage.

Ces prisonniers nous ont appris les nouvelles suivantes d'Alger :

Le pays occupé par les Turcs n'est pas tranquille : sur plusieurs points, il y a eu des soulèvements, et un cheïkh maure, nommé Marzo (Marzouk) (2) leur fait la guerre et tient Alger bloqué. Le jour même de leur départ, six fustes qui se trouvaient dans le port en sont sorties pour faire une croisière contre les chrétiens.

(1) *Estado*, mesure de la hauteur d'un homme. — Ce mot ne s'emploie ordinairement que pour donner la mesure de certaines hauteurs ou profondeurs.

(2) *Marzouk*, nom que l'on donne en Algérie aux mulâtres.

Les mêmes captifs nous ont dit que deux bâtiments de commerce français étaient mouillés dans le dit port ; mais que la plus grande partie du chargement de ces deux navires se composait de poudre et de métal pour faire des canons. Deux esclaves de la même nation sont occupés à fondre ce même métal, et ils ont déjà fabriqué 12 ou 14 excellentes pièces d'artillerie (1).

Il paraît aussi que les Turcs et les Maures sont en grande crainte, parce qu'ils ont appris les armemens que fait Votre Majesté, et que les Français leur ont dit que votre intention était d'envoyer contre eux soixante mille hommes.

XXX.

LETTRE DE DON INIGO DE VALLEJO PACHECO, GOUVERNEUR DE HONE,
A SA MAJESTÉ.

Hone, 26 avril 1534.

(Arch. de Simancas. — " —).

Ces jours passés, j'ai écrit à Votre Majesté pour l'informer que j'avais eu des nouvelles du roi de Tiemsén par divers espions maures venus en cette ville ; j'ai su par eux que Mouléï Mohammed avait réuni des troupes pour nous attaquer, et que le 20 de ce mois, il avait passé une revue de son armée, prête à le suivre où il voudrait la conduire.

Un de ces espions m'a dit qu'un courrier d'Alger avait apporté au roi une lettre dans laquelle on lui annonçait la mort de Barberousse. En apprenant cette nouvelle, Mouléï Mohammed a été consterné : il s'est jeté par terre, pleurant et témoignant la plus grande affliction ; puis, s'étant relevé, il a dit à quelques-uns des principaux cheïkhs qui se trouvaient en ce moment

(1) Tambien dizen que, en el puerto de Argel, quedavan dos naos francesas, que avian ido allí à contractar, y la mayor parte de la mercaderia que llevaban era polvo y metal para hazer artelleria, y que dos cautivos franceses que estan allí la hunden y an hecho hasta doze ò catorce piezas muy buenas.

avec lui, que, puisque *son père* Barberousse était mort, il n'y avait plus rien à faire, et il les a engagés à retourner chez eux, jusqu'à ce qu'il connût la vérité à ce sujet, et qu'il eût trouvé de nouveau, auprès des Turcs, aide et protection. Les cheïkhs, ayant entendu le discours du roi, sont partis, mais en disant de lui beaucoup de mal :

D'autres espions prétendent que le roi a reçu d'Alger une seconde lettre qui dément la première : Barberousse ne serait pas mort, mais on ne sait pas ce qu'il est devenu. Quelques-uns disent même que, si Moulêï Mohammed ne veut plus faire la guerre aux chrétiens, c'est parce qu'il a toujours été un homme de peu de cœur, vicieux à l'excès, et ne songant qu'à extorquer de l'argent à tout le monde. Ils racontent qu'il a fait venir d'Alger deux femmes avec lesquelles il s'était marié dans cette ville, et deux autres qu'il avait emmenées avec lui à Fez, à l'époque où il était brouillé avec son père. Depuis qu'il est à Tlemsên, il s'est déjà marié seize fois, et il ne sait faire autre chose que des noces ou demander de l'argent aux Maures, aux Juifs et aux Arabes (1).

Tous nos hommes, fantassins et cavaliers, travaillent jour et nuit pour mettre la place en état de défense, depuis que la nouvelle nous est venue que le roi de Tlemsên voulait l'assiéger. Ils sont littéralement rendus de fatigue. De plus, ils manquent d'argent, sont criblés de dettes et dénués de tout. On doit aux soldats le dernier quartier de l'année passée et celui de l'année qui court. Quant à la cavalerie, elle n'a rien reçu depuis dix-huit mois (2).

Il n'y a dans la ville aucun approvisionnement de vivres appartenant à Votre Majesté. Les marchands, en petit nombre, qui apportent quelques provisions, ne veulent plus les vendre à crédit à la troupe, et celle-ci est réduite aux plus tristes ex-

(1) « Despues que está en la ciudad, se ha casado diez y seis vezes, y no entiendo en otra cosa, sino en bodas y pedir dineros à Moros, y Judios y Alarabes. »

(2) Pendant tout son règne, mais surtout au commencement, Charles-Quint fut toujours en grande pénurie d'argent. Non-seulement la solde des gens de guerre dans les villes frontières n'était jamais régulièrement payée, mais plus d'une fois l'empereur se vit obligé de licencier ses troupes, parce que son trésor était vide. »

trémities. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien ordonner à Francisco de Cortinas, payeur de cette garnison, qui se trouve en ce moment à la Cour, de prendre de promptes mesures pour que ces marchands soient payés. Les soldats, en se voyant secourus, serviront avec une meilleure volonté, et la nécessité ne les contraindra plus à me demander chaque jour la permission de s'en aller. Leur dénûment est tel, qu'ils n'ont pas même de quoi acheter une sardine, bien qu'il y en ait en abondance (1).

Les marchands de Malaga et des autres ports d'Espagne ne veulent plus venir à Hone, parce qu'ils savent que nous n'avons pas d'argent pour payer ce qu'ils pourraient nous apporter (2).

XXXI.

LETTRE DE PERAFAN DE RIBERA, COMMANDANT DE BOUGIE.
A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

Bougie, 17 mai 1534.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461).

I.

Ahmed ben el-Kadi s'est mis à courir le pays avec beaucoup de monde. Le 8 avril dernier, dans la matinée, étant sortis pour faire du bois, nous fûmes attaqués par ce cheikh. Les ennemis

(1) « En esta ciudad no hay mantenimientos ningunos de Vuestra Majestad. Los mercaderes que aquí traen bastimentos son pocos y no los quieren fiar à la gente, de manera que padecen extrema necesidad. A Vuestra Majestad suplico les haga merced de mandar à despachar à Francisco de Cortinas, pagador desta ciudad, que en la corte de Vuestra Majestad està, que estos mercaderes sean pagados con brevedad, porque sirba con mejor voluntad la gente, y que la necesidad no les costringa à que me pidan cada dia licencia para se ir y porque no alcançan dinero para comprar una sola sardina, aunque haya (abundanzia). »

(2) Il n'est plus parlé de Hone dans les autres documents. Cette ville fut abandonnée par les Espagnols cette même année ou l'année suivante. « On en renversa de fond en comble les fortifications, on n'y laissa pas même une maison debout. Tout fut si complètement rasé, que cette malheureuse cité ne s'est jamais relevée. »

s'étaient partagés en deux corps : l'infanterie, forte de mille hommes, était en avant, très-près de la ville ; la cavalerie, qui comptait 300 lances, se tenait sur le bord d'un ruisseau , à portée de *lombarda* (1). La garnison de Bougie, commandée par l'*adalid* (2) Martin Villalon, sortit de la place et engagea l'action. Le combat dura longtemps. Soixante-dix à quatre-vingt arquebusiers, qui se trouvaient avec la cavalerie, firent beaucoup de mal aux Maures. Il plut à Dieu de nous donner la victoire, et, suivant le rapport qui m'a été fait, les Maures ont eu plus de deux cents hommes tués ou blessés, ainsi qu'un grand nombre de chevaux. On a coupé une trentaine de têtes. Notre perte ne s'élève qu'à deux tués et deux blessés.

II.

Le soldat Ramirez, que j'avais envoyé à la Cour, est de retour à Bougie, et il m'a remis une lettre de Votre Majesté, datée de Tolède, de la fin de février. Je remercie Votre Majesté d'avoir bien voulu me permettre de faire partie de l'expédition qui sera tentée contre Alger, lorsque le moment sera venu (3).

III.

En ce qui concerne Barberousse, on l'attend toujours à Alger : deux navires, arrivés ces jours-ci, ont annoncé son retour. Il paraît qu'il revient avec une flotte nombreuse, et qu'il a donné des ordres pour que l'on fabriquât beaucoup de biscuit (4).

(1) *Lombarda*, ancienne escopette venue de Lombardie.

(2) *Adalid*, explorateur. Chaque commandant avait plusieurs *adalid* chargés de vérifier sur le terrain les rapports des espions indigènes, d'étudier la route à suivre, lorsqu'une expédition avait été projetée, ou de choisir le lieu le plus convenable pour l'établissement d'une embuscade. Berbrugger fait venir ce mot de l'arabe *ed-dellil*, le guide.

(3) On voit qu'il était toujours question d'une expédition contre Alger.

(4) Dans le même temps que Charles-Quint songeait à poursuivre Khaïr ed Dîn jusque dans Alger, celui-ci s'occupait, de son côté, de la grande expédition qu'il méditait contre Tunis, et qui eut lieu, en effet, cette même année, au mois d'août.

IV.

La garnison de Bougie, qui se compose de 500 hommes, aurait besoin d'être augmentée. Il serait nécessaire de porter ce nombre à 600 avec 40 lances, parce qu'il y a deux forts à garder et bien des occasions où il faut attaquer ou se défendre, notamment pour faire de l'eau et ramasser du bois ou du fourrage. Dans la dernière affaire, j'ai été fort heureux que ma galiote revenant d'Espagne m'eût amené un renfort de 80 hommes.

V.

Il y a ici un forgeron, appelé maître Pierre, lequel, ayant tué un homme, a cherché un refuge dans l'église. En raison du grand besoin que l'on avait de cet homme, l'Impératrice, notre souveraine, a ordonné qu'on lui permit de sortir de l'église pour travailler de son état. On a fait une enquête sur l'affaire de ce forgeron, en indiquant le nom de l'homme qu'il a tué et celui de l'endroit qu'il habitait. Cette enquête a été envoyée à la Cour, et j'ai demandé que l'on fit un arrangement avec les parents du mort. Maître Pierre nous a rendu d'utiles services, soit pour raccommoder, soit pour fabriquer certains ouvrages en fer, et, si nous ne l'avions pas eu, nous n'aurions pu terminer aucun ouvrage. J'affirme qu'il n'est pas resté un seul jour sans travailler, et je prie Votre Majesté, en considération de ses bons services, de donner des ordres pour que l'on s'occupe de son affaire et qu'il obtienne son pardon (1).

VI.

La décision par laquelle Votre Majesté veut bien me faire remise du droit du cinquième (*quinto*) sur les prises que je pourrai faire avec ma galiote, sauf en ce qui concerne les Maures et les Turcs qui doivent servir sur les galères, me paraît juste. Je remercie Votre Majesté, et je desire qu'elle sache bien que Bougie

(1). Le fait raconté par le commandant de Bougie rappelle le certificat délivré au meurtrier Pedro de Arevalo.

n'est pas le Pérou, où l'on peut ramasser de l'or et des perles en courant le pays : en Afrique, on ne trouve que des Turcs ou des Maures (1).

XXXII.

LETTRE DU LICENCIÉ MELGAREJO, CORRÉGIDOR D'ORAN A SA MAJESTÉ.

Oran, 24 mai 1534.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

El-Mansour, mezouar du roi de Tlemsên, nous a écrit, à Pedro de Godoy et à moi, une lettre dont j'envoie copie à Votre Majesté (2), et dans laquelle, comme dans beaucoup d'autres que j'ai reçues de lui, il supplie Votre Majesté de vouloir bien congédier promptement son frère l'ambassadeur maure, qui se trouve en ce moment à la Cour. El-Mansour a un grand désir de servir Votre Majesté, et il voudrait que son frère revînt de là-bas satisfait, afin que les Maures reconnaissent qu'il a eu raison de conseiller au roi son maître de se faire le vassal de Votre Majesté, — comme son père Mouléï Abd-Allah en avait l'intention (3), — en échange de la promesse que Votre Majesté le défendra contre tous les Maures rebelles et tous les Turcs qui sont en Afrique.

Le mezouar m'a écrit ces choses à diverses reprises, ainsi que

(1) « En lo que Vuestra Majestad me escrive de la merced que me ha hecho del quinto de lo que hiziera mi galeota por mar ò por tierra, salvo de los Turcos y moros porque estos son para las galeas de Vuestra Majestad, la causa es muy justa, quanto mas quiero que sepa Vuestra Majestad que Bugia no es el Perù, donde hay oro y perlas en las cabalgadas; aqui no hay sino Turcos y Moros. »

(2) Cette copie n'est pas jointe à la lettre du corrégidor.

(3) Il paraîtrait qu'en dernier lieu le roi de Tlemsên, Mouléï Abd-Allah avait résolu de rompre son alliance avec les Turcs et d'accepter celle de l'Espagne, puisqu'il avait envoyé un ambassadeur à Madrid. Ce fut peut-être à la suite de ce rapprochement que le prince Mohammed, n'ayant plus l'espoir d'être soutenu dans sa rébellion par les Espagnols, se retira d'abord à Fez et ensuite à Alger.

je l'ai dit à Votre Majesté; et comme il est le personnage le plus important du royaume, et que c'est par ses conseils que Mouléï Mohammed se laisse conduire, il me paraît convenable, dans l'intérêt du service de Votre Majesté, en ce qui touche cette frontière, de lui donner satisfaction, particulièrement parce que ses actions sont d'accord avec la bonne volonté qu'il témoigne dans ses lettres.

Refefa avait demandé au roi de Tlemsén de lui donner des soldats, avec lesquels il se posterait à Akbel et observerait les chemins, ne permettant à personne d'entrer dans Oran ou d'en sortir. El-Mansour ne se trouvait pas auprès du roi, lorsque Refefa (1) fit cette demande: il était occupé en ce moment à lever la *garrama* dans le royaume. Mouléï Mohammed répondit à Refefa qu'en l'absence de son mezouar, il ne pouvait pas faire la guerre aux chrétiens d'Oran, mais que si lui, Refefa, et d'autres Maures en avaient la fantaisie, ils pouvaient aller guerroyer contre les dits chrétiens. D'après cette réponse, beaucoup de Maures se joignirent à Refefa ainsi que 200 arquebusiers de la garde du roi. Ayant appris cela, El-Mansour envoya immédiatement l'ordre aux arquebusiers d'abandonner Refefa et de revenir à Tlemsén, les menaçant, s'ils n'obéissaient pas, de leur *mettre la tête où ils avaient les pieds* (2).

Cependant Refefa s'en était allé dans la montagne de Guiza. C'est un homme habile et rusé, qui s'est fait une certaine réputation sur cette frontière et nous a tué un grand nombre d'hommes. Hier, samedi, un quart d'heure avant l'aube, il entra avec 70 cavaliers dans El-Marza et se posta avec eux dans le ravin que nous appelons *Agua de Miguel*. Laissant dix de ses gens dans un certain endroit, nommé la *Herradura*, il pensa que le commandant de Mers-el-Kebir, quand il sortirait avec sa troupe, irait tout droit sur ce petit nombre de cavaliers, et qu'alors lui, Refefa, sortant tout à coup de son embuscade avec les 60 cavaliers

(1) Ce nom n'est pas arabe. C'était peut-être un Turc ou un renégat espagnol. Le corrégidor d'Oran dit un peu plus loin, en parlant de lui: este traydor de Refefa, — ce traître de Refefa.

(2) « Diciendo que los pornia la cabeza donde tenian los piés. »

qu'il avait gardés, surprendrait les chrétiens et qu'il en aurait bon marché.

Mais les choses ne se passèrent pas comme il avait espéré. Lorsque Refefa s'embusqua avec ses gens dans le ravin, trois chrétiens, qui avaient été aux tours de Ruy Dias chasser des pigeons, entendirent le bruit que faisaient les chevaux des Maures en toussant, et incontinent ils donnèrent avis à Hernando Arias de Saavedra, commandant de Mers-el-Kebir. Celui-ci envoya aussitôt 35 arquebusiers tourner par la hauteur l'endroit nommé *la Herradura*, ce qu'ils firent sans avoir été aperçus par les Maures, et lui-même, avec six lances et une petite troupe de gens de pied, il se porta en avant. Lorsqu'il arriva au ravin de l'*Agua de Miguel*, Refefa et ses cavaliers sortirent de leur embuscade pour tomber sur lui. Il y eut alors un moment où se donnèrent de bons coups de lance; mais les arquebusiers étant survenus firent beaucoup de mal aux Maures, qui, vigoureusement pressés d'autre part, furent obligés de se retirer en toute hâte.

Deux Maures blessés ont été faits prisonniers par les arquebusiers, et deux autres ont été tués. Nous avons aussi pris un jument et un cheval. De notre côté, pas un homme n'a été blessé; le cheval du commandant a seulement reçu un coup de lance. De cette manière, par l'œuvre du Saint-Esprit — c'était la veille de ce saint jour — Dieu a permis que Refefa fût confondu dans son projet astucieux. Je crois toutefois que Hernando Arias fera bien de prendre ses précautions, parce que ce traître de Refefa cherchera certainement à se venger (1).

Le cheïkh Hayn, pour lui et au nom du mezouar, m'a répondu au sujet de la lettre que j'avais écrite au roi de Tlemsén. Il m'invite à écrire de nouveau à Moulêï Mohammed, et il m'annonce que le roi doit nous envoyer un Juif, personnage considérable de sa maison, chargé de nous faire connaître sa volonté.

En conséquence, j'ai pensé, d'accord avec Pedro de Godoy, qu'il était convenable d'écrire une seconde fois à Moulêï Moham-

(1) Il paraît que ce Refefa était un rude et avisé compagnon, avec lequel il était important d'être toujours sur ses gardes.

med par le même courrier que nous a expédié le cheïkh Hayn et qui partira demain, et de le prier d'envoyer à Oran le Juif qu'il voudra, afin que nous sachions bien clairement ce qu'il demande, et que nous puissions instruire Votre Majesté de ce qui se passe.

Oran, 26 mai 1534.

Après avoir écrit à Votre Majesté la lettre qui précède (1), j'étais toujours dans le doute quant au motif qui avait déterminé le roi de Tlemsên à charger le cheïkh Hayn de traiter de la paix, et je ne m'expliquais pas pourquoi il ne m'avait pas écrit directement, ou n'avait pas communiqué ses intentions à l'ambassadeur de son père, qui se trouve à la cour de Votre Majesté. Aujourd'hui, j'ai reçu une réponse aux lettres que j'avais écrites à Tlemsên, à certaines personnes, en les priant de m'éclairer à cet égard, et de me faire connaître ce qu'elles avaient pu apprendre des projets du roi et du cheïkh Hayn. Ces personnes me disent que Moulêï Mohammed ne veut pas faire la paix avec les chrétiens, parce qu'il attend Barberousse. Si ce dernier revient et que son voyage ait été heureux, le roi se déclarera contre nous; si, au contraire, Barberousse ne revient pas, ou, quand même il reviendrait, s'il n'a pas réussi dans ses entreprises, Moulêï Mohammed s'empresserait de conclure la paix avec Votre Majesté. En attendant, il désirerait que, sans autre arrangement ou convention, on lui permit de percevoir dans Oran les droits accoutumés, que les communications restassent libres et que les relations ne fussent pas interrompues.

Je crois vrai, et je tiens pour tel, ce que me mandent ces personnes de Tlemsên, parce que j'ai su, par différentes voies, que le roi, se souvenant des bons services que lui a rendus Barberousse, lorsqu'il était à Alger, ne se déclarera jamais contre lui.

(1) La lettre datée du 24 mai. Celle-ci peut être considérée comme un *post-scriptum* de la première. Dans l'original, les deux dépêches sont écrites sur la même feuille.

XXXIII.

LETTRE DE L'EMPEREUR A DON MARTIN DE CORDOBA, COMTE
D'ALCAUDÈTE (1).

Ségovie, 4 juin 1534.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

Don Carlos etc., à vous, Don Martin de Cordoba, comte d'Alcaudète, notre capitaine-général et justicier de la ville d'Oran.

Sachez que notre bon plaisir et notre volonté sont de savoir de quelle manière le licencié Melgarejo, notre corrégidor dans ladite ville d'Oran, a rempli et exercé ses fonctions pendant tout le temps qu'elles ont duré; lui et les autres officiers de justice devront vous rendre compte de leur gestion, conformément aux dispositions que la loi faite par les Cortès de Tolède prescrit en pareil cas.

En conséquence, nous ordonnons :

Que vous preniez en vos mains le gouvernement et l'administration de la ville et de ses dépendances ;

Que vous exigiez et receviez du licencié Melgarejo et de ses officiers, dans le délai de trente jours, ainsi que le veut la loi, le compte de leur gestion ;

(1) Cette dépêche impériale est très-importante. Elle dispose qu'à l'avenir tous les pouvoirs, y compris *las varas del corregimiento*, les baguettes, c'est-à-dire le signe de la dignité du corrégidor, seront concentrés entre les mains du capitaine-général. — Don Martin de Cordoba fut nommé, par Charles-Quint, gouverneur d'Oran, le 4 juin 1534, et la lettre de l'empereur est datée du même jour. Il est permis de croire qu'il ne voulut accepter les hautes fonctions qui lui étaient offertes, qu'à la condition qu'il serait le seul maître et le seul administrateur dans Oran. — Nous avons dit que Don Luis de Cordoba, 2^e marquis de Comarès, lorsqu'il abandonna son gouvernement, en 1531, était peut-être en désaccord avec le conseil de Castille ; mais il est très-possible que sa retraite fut seulement motivée par ce même contrôle d'un corrégidor indépendant, dont il aurait vainement demandé d'être affranchi. — Le comte d'Alcaudète fut gouverneur d'Oran, du 4 juin 1534 au 26 août 1558.

Que vous fassiez bonne justice et accordiez satisfaction aux plaignants, en vous conformant aux lois de nos royaumes ;

Si, après information secrète, vous trouvez ledit corrégidor et ses officiers coupables en quelque point, que vous les fassiez appeler devant vous afin de les entendre, de découvrir la vérité et de nous la faire connaître ensuite ;

Que votre investigation se porte également sur les autres fonctionnaires civils de la dite ville d'Oran et des lieux qui en dépendent, afin de savoir s'ils y résident habituellement et s'ils remplissent convenablement leurs obligations ;

Que vous fassiez publier que toute personne qui aura quelque plainte à formuler contre eux, en raison du dommage qu'ils ont pu causer dans leurs fonctions, s'adresse à vous, et que justice lui soit rendue ;

Que le dit corrégidor et les autres juges vous rendent compte de toutes les condamnations aux galères qu'ils auront prononcées, et de l'application faite par eux de cette peine. Si les amendes n'ont pas été payées exactement, vous aurez à les recouvrer et à les verser au Trésor ;

Que vous vous informiez comment et de quelle manière les écrivains du Conseil, les notaires publics (1) et les autres officiers municipaux ont exercé leurs fonctions, et s'ils ont prélevé quelque chose de plus que ce qui leur est alloué par les tarifs de la ville ;

Que vous rendiez la justice en notre nom dans la ville d'Oran, jusqu'à ce que nous ayons nommé un autre corrégidor, si nous le jugeons à propos ; en attendant, notre bon plaisir est que vous receviez, chaque jour, pendant tout le temps que vous occuperez les fonctions de juge, autant de maravédis qu'en recevait le licencié Melgarejo.

Charles-Quint prescrit ensuite les formalités à remplir par tous les fonctionnaires pour se démettre de leurs pouvoirs entre les mains du comte d'Alcaudète. Les délinquants à cet ordre seront punis selon les peines réservées à quiconque exerce indûment des fonctions qui ne lui ont pas été dévolues.

(1) Escribanos publicos del número, notaires qui ne pouvaient exercer que sur le territoire dans lequel ils étaient reçus.

Nous voulons en outre, continue Charles-Quint, que vous connaissiez de toutes les affaires civiles ou criminelles dans la ville d'Oran et ses dépendances, vous accordant à cet effet tout le pouvoir que tenait de nous le licencié Melgarejo; et nous ordonnons que dans la dite ville, il y ait un alcade qui soit lettré, suffisant et capable, lequel jouira du même traitement annuel qui était accordé aux autres alcades;

Enfin, et particulièrement, nous vous mandons de prendre des mesures pour que les rues et chemins, dans la dite ville d'Oran et ses dépendances, soient toujours sûrs et qu'à cet effet vous adressiez des réquisitions aux propriétaires de la banlieue (*caballeros comarcanos*) qui auraient des vassaux (1).

Donné en la ville de Ségovie, le quatrième jour du mois de juin de l'année 1534

Moi le Roi.

XXXIII.

LETTRE DU LICENCIÉ MELGAREJO, CORRÉGIDOR D'ORAN,
A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR (2).

Oran, 11 septembre 1534.

Un Juif de cette ville, qui arrive d'Alger et qui en est parti le

(1) Pour mieux assurer certaines villes conquises en Afrique, dit Ferreras, le roi Ferdinand avait projeté d'y mettre en garnison des ordres militaires: les chevaliers de St-Jacques devaient s'établir à Oran, ceux d'Alcantara à Bougie, et ceux de Calatrava à Tripoli; mais, en attendant que cela fût fait, le roi envoya à Oran 600 vieux chrétiens (*crisianos viejos*) avec leurs familles, dont 200 devaient servir à cheval, à leurs frais, et les autres à pied, au moyen de quoi il les exempta de tout impôt et partagea entre eux les maisons, les campagnes et les héritages de la ville. — Les *caballeros comarcanos* dont il est ici question étaient sans doute ces mêmes vieux chrétiens. Quant à l'établissement des chevaliers des trois ordres à Oran, à Bougie et à Tripoli, les guerres d'Italie ne permirent pas au roi de réaliser ce projet.

(2) La présente lettre qui nous apprend que le licencié Melgarejo était toujours corrégidor d'Oran, au mois de septembre 1534, a lieu

dimanche, 30 du mois dernier, nous avait dit qu'on n'avait encore aucune nouvelle de la venue de Barberousse ; mais il paraît qu'on l'attend. Le Turc, qui commande à sa place, a reçu plusieurs lettres de lui, annonçant son retour prochain, et il les montre à tout le monde (1).

Le 4 de ce mois, le Turc qui avait accompagné Mouléï Mohammed à Tlemsén, le 12 février dernier, s'en est retourné à Alger. Le roi lui a donné une escorte de 400 lances et de plus de cent arquebusiers.

Mouléï Mohammed est fort mal vu des Maures de Tlemsén et des Arabes, à cause de ses nombreuses injustices et de la vie déréglée qu'il mène. Il se laisse entièrement diriger par les Turcs, et tout le monde est mécontent de le voir ainsi dans la dépendance complète de Barberousse. Les Maures et les Arabes disent que, si les Turcs veulent venir à Tlemsén et les commander, ils ne le souffriront pas ; qu'ils se mettront avec Ben Redouan et reconnaîtront son petit-fils pour roi. Ben Redouan m'a fait demander le sauf-conduit que doit m'envoyer Votre Majesté ; n'ayant encore rien reçu, je lui ai répondu que je l'attendais de jour en jour (2).

D'après ce que j'ai appris de certains Maures et Juifs, je crois pouvoir assurer Votre Majesté que, si Ben Redouan était à Oran avec son petit-fils, non-seulement Mouléï Mohammed, alors même que les Turcs consentiraient à l'aider, n'oserait rien tenter contre cette ville, mais on pourrait sans beaucoup de peine le chasser de Tlemsén. A cet effet, il serait bien de faire ce que Ben Redouan demande, et même de l'inviter, de la part de Votre Majesté, à venir à Oran.

d'étonner, après la lecture de celle qui précède ; mais le corrégidor nous explique lui-même cette apparente contradiction : le comte d'Alcaudète n'avait pas encore pris possession de son gouvernement.

(1) Khaïr-ed-Dîn se trouvait en ce moment à Tunis, dont il venait de s'emparer au nom du Grand-Seigneur.

(2) Il sera souvent parlé de ce Ben Redouan dans les lettres suivantes. Son petit-fils était le prince Abd-Allah, frère de Mouléï Mohammed, que les Turcs avaient dépossédé du trône, au profit de ce dernier.

Le comte d'Alcaudète n'ayant pas encore pris possession de son commandement, il est de mon devoir de faire connaître à Votre Majesté le grand besoin que nous avons de blé, de fourrage et d'autres approvisionnements. Il n'y a dans toute la ville que 3500 fanègues de blé, et à peine 100 d'orge. Quant aux munitions de guerre, poudre, boulets, roues de canons, affûts, elles nous sont complètement défaut. Nous manquons aussi de beaucoup d'autres choses très-nécessaires.

J'ai écrit très-souvent à Votre Majesté par la voie de Carthagène et par celle de Malaga ; mais on ne m'a jamais répondu. La dernière lettre que j'ai reçue était datée du 13 mars et venait de Tolède. Je suis très-peiné de ce silence, et je me demande quel peut en être le motif ; j'ai toujours eu soin d'informer Votre Majesté de tout ce qui se passe ici (1).

Le roi de Tlemasên, comme je l'ai déjà écrit à Votre Majesté, a fait jeter en prison El-Mansour, frère de l'ambassadeur, que son père avait envoyé à Votre Majesté. Il a confisqué tous ses biens, et nommé mezouar le kaïd Mesguin. On assure qu'il est très-irrité contre El-Mansour, et qu'il le laissera mourir en prison. Les parents de ce dernier, qui sont nombreux et des principaux du royaume, ont pris la fuite, en apprenant son arrestation. Le bruit court qu'ils se sont joints à Ben Redouan.

Elie de la PRIMAUDAIE.

(A suivre.)

(1) « De las cartas que he escrito à Vuestra Majestad por muchas veces por la via de Cartagena y Malaga, no he recebido respuesta, salvo una carta que Vuestra Majestad me mandò escribir à trece de marzo en Toledo, de que estoy muy congojoso, y no puedò pensar que sea la causa, pues yo he dado aviso à Vuestra Majestad de todo lo que pasa aqui. » — On ne s'explique pas que pendant six mois (du 13 mars au 11 septembre) le gouvernement espagnol ait laissé sans réponse les lettres du corrégidor d'Oran. Si la conquête n'avancait pas, on ne doit pas s'en étonner.